



Amanda Coe

Qui a peur du noir?

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR SARAH GURCEL

DENOEL
& D'AILLEURS

Extrait de la publication

Qui a peur du noir ?

Amanda Coe

Qui a peur du noir ?

roman

*Traduit de l'anglais
par Sarah Gurcel*

DENOËL
& D'AILLEURS

Titre original :
What They Do in the Dark
Éditeur original :
Virago Press
© Amanda Coe, 2011

Et pour la traduction française :
© Éditions Denoël, 2013

Pour Andrew.

« Bien entendu, il y avait aussi les terreurs ; mais elles eussent existé à n'importe quel âge. Je fais ici la distinction entre peur et terreur. De celle-ci, on s'échappe en hurlant, tandis que la peur exerce un charme bizarre. Entre la peur et l'instinct sexuel, il existe un lien de connivence secrète. La terreur est une maladie, comme la haine. »

Graham Greene, *Une sorte de vie*
(trad. Georges Belmont
et Hortense Chabrier)

Ce que disent les contes de fées, c'est que ce n'est pas l'envoûtement qui rend libre, c'est le désenchantement.

John Lahr, à propos du *Magicien d'Oz*

LALLIE PALUZA

L'enfant star au troublant talent d'imitatrice

L'enfant star Eulalia Paluza, dite « Lallie », décédée deux jours avant son trente-cinquième anniversaire, n'a jamais atteint la stature de ses contemporaines Bonnie Langford et Lena Zavaroni. C'est à huit ans seulement qu'elle gagne l'édition 1973 du concours *New Faces*, destiné à repérer de nouveaux talents, et à treize ans que s'achève sa carrière proprement dite, avec l'arrivée brutale de la puberté. Adolescente précocement voluptueuse, Lallie n'a jamais

semblé à l'aise dans le rôle de nymphette imposé par la chaîne LWT pour la série *Moi, moi, moi et elle*. Rescapée d'une incursion hollywoodienne aussi brève que vaine, elle dut se contenter d'enchaîner les tournées de salles des fêtes et autres émissions de troisième zone avant de prendre sa retraite à dix-huit ans.

Son véritable talent était l'imitation. Sa prestation dans *New Faces* fit écrire à Clive James qu'on avait affaire à « un

phénomène, pas tant hilarant qu'effrayant, à vrai dire : comme de voir la créature d'un eugéniste fou à qui on aurait abandonné les chromosomes de Shirley Temple et de Mike Yarwood». Certains signes laissent pourtant penser que ce don pour l'imitation n'était peut-être que la partie émergée d'un iceberg de talent pour le jeu. En tant qu'actrice à part entière, Lallie fit des premiers pas mémorables dans *Cet été-là*, film où elle incarne la jeune victime d'un meurtre. Son interprétation d'une enfant perturbée, manipulant plus ou moins consciemment le pédophile joué par Dirk Bogarde qui finira par la tuer, reste remarquable de complexité et de subtilité. Mais la tonalité du film déplut à ses parents et à son agent : ayant rentabilisé le bref intérêt qu'elle suscita à Hollywood, ils la renvoyèrent au

divertissement grand public et à l'imitation du bestiaire télévisuel des heures de grande écoute.

Lallie connut deux mariages : le premier, de courte durée, à dix-huit ans, avec l'acteur Steven Garden rencontré sur un spectacle pour enfants, le second, qui dura quatre ans, avec le promoteur immobilier Tim Brian, dont elle eut une fille. Elle prit beaucoup de poids à l'âge adulte et la presse à scandale rapporta des rumeurs d'addiction à l'alcool et à la drogue. Lallie a pourtant toujours affirmé que sa célébrité d'enfant n'avait pas eu d'incidence néfaste sur sa vie : « J'adorais faire mon intéressante, déclara-t-elle lors d'une interview de 1993, et je ne me suis jamais lassée qu'on s'intéresse à moi. »

Lallie (Eulalia May) Paluza. 13 avril 1965 – 11 avril 2000.

Jun 1975

Je n'exagère pas si je dis que l'émission de Lallie Paluza est l'apothéose de ma semaine. Regarder Lallie, c'est la conclusion parfaite de samedis parfaits que je débute en allant nager avec Christina, ma meilleure amie. Après deux heures à plonger et s'éclabousser et pas tellement à nager en fait, on se rhabille, épuisées et transies. Là, les cheveux tout dégoulinants dans le col de nos vêtements, on s'achète chacune un chocolat chaud à la machine de la piscine. Impossible de se réchauffer, alors ce pseudo-chocolat avec sa poudre sucrée au fond et sa mousse tiède et mauve dessus, c'est encore ce qu'il y a de mieux. Le temps qu'on quitte la piscine, on meurt de faim : on s'achète chacune une portion de frites au premier *fish and chips* du coin et on les mange en marchant.

Après, les doigts encore tout gras, on va à la maison de la presse dépenser le reste de notre argent de poche en bonbons et en comics. C'est toujours les mêmes qui sont en vente. Je les achète quasi tous parce que je suis gâtée, avec mes quatre-vingts pence par semaine. Je prends *Beano*,

Whizzer and Chips, *Beezer* s'il y a un cadeau gratuit, et mon préféré, *Tammy*, qui inclut maintenant *Jinty*, qu'avant j'achetais séparément. Les magazines fusionnent souvent comme ça, mystérieusement. Ils te l'annoncent d'un coup et, dès le numéro d'après, des histoires que tu suivais fidèlement depuis des semaines restent en plan, condamnées à n'être jamais terminées.

Choisir les bonbons, ça prend beaucoup plus de temps que choisir les magazines. On a beau répartir à peu près toujours pareil nos dix pence respectifs entre chewing-gums, caramels et autres confiseries, c'est un moment important du rituel, hésiter entre cinq caramels pour un penny d'une part et deux sucettes à deux pence et demi de l'autre, arbitrer entre le plaisir et le rapport qualité-prix. C'est qu'on le veut bien rempli, le petit sac en papier blanc si fin que, dès que le monsieur met une sucette dedans, le bâton perce un trou, ce sac qui se retrouvera tout fripé et un peu sale au bout de quelques minutes seulement. Ma plus grande leçon, c'est que ça ne vaut jamais le coup d'acheter les imitations chocolat du bocal à un penny, celles qui ressemblent à des bouts de craie. On ne me la fait pas, et à Christina non plus ; si parfois l'une de nous a très envie d'un malabar ou d'un nounours que l'autre a choisi, il y a encore le plaisir du troc quand on étale nos butins sur la moquette de son salon.

On va toujours chez Christina l'après-midi, parce que mon père et ma mère travaillent tous les deux le samedi. La mère de Christina, ça ne l'embête pas qu'on vive notre vie. Elle passe presque toutes ses journées à dormir, soit

invisible, à l'étage, soit étendue sur le canapé avec la cheminée à gaz allumée, même l'été. Elle travaille de nuit ; ça fait que j'ai un peu peur d'elle. Elle a toujours le visage bouffi quand elle se réveille, et puis son accent de Glasgow fait que Christina doit me traduire en yorkshire tout ce qu'elle dit.

Christina a une petite sœur, Elaine, qui est carrément énorme et qui passe quasi toute la journée devant la télé à regarder des trucs bizarres comme des courses automobiles. On n'arrive pas souvent à la persuader de sortir. Une fois, mais il a fallu la supplier, on a réussi à la faire monter dans l'ancien landau à poupées de Christina recyclé en charrette, et puis on l'a poussée dans l'allée légèrement en pente derrière la maison. Son gros corps calé dans le petit châssis, Elaine était coincée ; le landau a pris de la vitesse, et quand il s'est écrasé contre un mur de briques, elle s'est cogné la tête. Ses hurlements ont réveillé la mère de Christina qui nous a passé un sacré savon à toutes les deux, malgré mon statut d'invitée. Mine de rien, Christina et moi on était drôlement contentes, vu qu'Elaine n'a pas eu grand-chose et que l'incident a renforcé l'image de garçons manqués et de canailles qu'on aime bien donner. Dans les livres et les comics qu'on lit, les émissions de télé et les quelques films qu'on voit, les canailles et les garçons manqués sont les seuls personnages intéressants à part les vrais garçons.

Les jours de pluie, on s'enferme dans la salle de bains et on fabrique des cosmétiques avec du talc, du bain moussant et l'eau de Cologne qui reste des cadeaux de Noël. On se badigeonne, et Elaine aussi, avec la pâte qu'on a obtenue,

qui est toujours grise malgré tous les ingrédients pastel. C'est décevant. Ou bien on fait de la gym sur le lit jusqu'à ce qu'on se fasse mal ou qu'on nous ordonne d'arrêter. Après le dîner, préparé en mode zombie par la mère de Christina tout juste réveillée, je rentre chez mes parents. Ils se font cuire leur steak hebdomadaire avec des frites pour leur dîner à eux, et je m'installe, toute seule, sur le canapé. Là, avec ce qui me reste de bonbons dans le sac en lambeaux, je regarde *Ici Lallie*. Conclusion parfaite d'une journée parfaite.

Ça commence avec la chanson du générique, en fanfare, chantée par Lallie dans un nouveau costume chaque semaine — en général une combinaison moulante à paillettes. Pendant la chanson, elle fait certaines de ses imitations les plus célèbres — Harold Wilson, Edward Heath, Frank Spencer —, lunettes et chapeaux à l'appui, et elle termine par un numéro de claquettes où elle descend les escaliers en chantant : « Mais surtout, surtout, je dois être moi ! » Les imitations, ça n'est pas ce que je préfère vu que je ne connais pas vraiment les gens en question, mais c'est l'occasion d'admirer comme elle change vite de voix et d'expression. J'aime mieux les sketches qu'elle fait avec ses invités, des pastiches de films connus qui finissent toujours par un numéro chanté et dansé. Et ce que j'aime le plus, c'est le fil conducteur de l'émission. Chaque semaine, après la chanson phare, on retrouve Lallie dans sa chambre — une chambre immense, remplie de jouets et de gadgets exotiques, dans le manoir qu'elle est censée habiter et qu'on ne voit jamais. Elle y vit seule,

avec juste un majordome rigolo qui s'appelle Marmaduke et que j'adore. Marmaduke passe son temps à essayer d'éviter les farces alambiquées de Lallie, mais il finit toujours par se prendre une tarte à la crème dans la figure, et quand il s'essuie, le trombone fait un son narquois qui ressemble un peu à un pet. Mon père m'a dit que l'acteur qui joue Marmaduke faisait un policier dans une série célèbre, avant.

Dans ma tête, la vie des deux compères se poursuit bien après la fin de l'émission. C'est tellement fabuleux de voir à la télé une fille de onze ans (Lallie a un an de plus que moi et ça compte) mener son existence sans que les adultes interfèrent. Pour le restant de la semaine, je suis Lallie, j'habite mon manoir avec mon majordome, et il m'arrive des aventures volées à Enid Blyton et à mes comics, enjolivées d'ingrédients de ce que les journaux de mes parents appellent la vie de la jet-set. Les histoires font des tours et des détours sans jamais arriver à une conclusion, ni même à un point culminant. C'est le décor, ses couleurs vives, ses détails sublimes, qui me fascinent.

J'aimerais bien ressembler plus à Lallie. Je suis contente qu'on ait toutes les deux des taches de rousseur, mais elle, elle a les cheveux noirs et frisés, alors que les miens sont blonds et raides. Au moins, et c'est bien le minimum, je peux m'habiller comme elle ; j'ai tanné ma mère pour qu'elle m'achète une salopette rayée qui ressemble à peu près à une salopette que j'ai vue et admirée sur Lallie dans un article du *TV Times*. Dans les scènes du manoir, elle porte souvent un pyjama à pois, mais je me suis

résignée à mes chemises de nuit en nylon doux solides-et-indémoudables qui viennent toujours de la même chaîne de magasins. J'ai évoqué l'idée d'un pyjama, mais apparemment on n'en trouve pas dans ces magasins-là. Je ne veux pas harceler ma mère, comme elle dit, parce que je ne supporterais pas qu'on se moque de moi. Pas à cause du pyjama, à cause de Lallie.

N'empêche que c'est à Lallie, que ce soit Lallie-Lallie ou Lallie-moi, que je pense en premier au réveil et en dernier avant de m'endormir. Lallie a plus d'intensité et de réalité que tout le reste de ma vie — mes parents, l'école, même la piscine avec Christina. Et cette demi-heure où je me repais de son image est le plus grand plaisir d'une journée consacrée aux plaisirs. J'en ai de la chance.

JUNE

Tout le monde le sait, figure-toi, que t'es qu'un...

COLIN

La ferme, j'ai dit !

Il a pris la clef anglaise. JUNE crie.

En assistant à la mort de June, cadrée de biais avec beaucoup de bon goût, Vera réalisa que c'était très certainement à cause de ce qui s'était passé que la sortie du film avait été retardée. Ça hantait l'histoire, un fantôme au bord du miroir. Quand, tout à la fin, la caméra s'attarda sur le bureau vide et les visages consciencieusement innocents qui l'entouraient, les larmes d'empathie artistique que versa Vera se doublèrent d'un frisson de réalité presque agréable. Mais quel terrible gâchis, vraiment. Le temps qu'il fallait pour faire un film. Sur le moment ça paraissait la chose la plus importante au monde, et puis tout ça pour ça : un après-midi de juillet avec dix personnes dans la salle, dont deux pratiquement en train de copuler.

Elle ne se leva pas avant d'avoir vu son nom, juste histoire d'être sûre. Elle vérifiait toujours. Il apparut, en toutes lettres, bien qu'en moins gros que d'autres. Il ne restait plus qu'elle pour le voir.



Qui a peur du noir ? Amanda Coe

Cette édition électronique du livre
Qui a peur du noir ? d'Amanda Coe
a été réalisée le 24 juillet 2013
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207112786 - Numéro d'édition : 240145).

Code Sodis : N52026 - ISBN : 9782207112809
Numéro d'édition : 240147.